



QUATRIÈME LÉGENDE.

I bien qu'eût essayé le favori du gnome de cacher la véritable source de son bonheur, pour ne point soulever des nuées de solliciteurs qui n'auraient pas manqué d'importuner le roi de la montagne pour en tirer des secours, cependant la chose s'ébruita enfin ; car dès que le secret d'un homme voltige sur les lèvres de sa femme, le moindre souffle suffit pour le pousser au loin, semblable à la bulle de savon gonflée de l'air, qui passe par le fêtu de paille. La femme de Veit confia son secret à une voisine discrète, celle-ci à sa marraine, cette dernière à maître Pathen, le barbier du village, et celui-ci à toutes ses pratiques ; ainsi il fit le tour du village, et bientôt après de toute la paroisse. A ce bruit, les métayers ruinés, les fainéants, dressèrent les oreilles, ils accoururent en foule dans la montagne, insultèrent le gnome, se mirent à l'exorciser ; il se joignit à eux des chercheurs de trésors et des voyageurs, qui sillonnèrent la montagne dans tous les sens, fouillèrent partout, s'imaginant découvrir le trésor caché dans la cave merveilleuse. Rubezahl les laissa pendant quelque temps agir à leur fantaisie, ne les jugeant pas dignes de sa colère ; seulement il s'amusait à leurs dépens : lorsque la nuit arrivait, il allumait çà et là une petite flamme bleue, et quand ils se rendaient à cet heureux signal et jetaient leurs bonnets et leurs chapeaux à l'endroit où ils l'avaient vue briller, il leur laissait

déterrer de lourds coffres remplis d'argent, qu'ils transportaient chez eux tout joyeux et gardaient secrètement pendant neuf jours; puis, quand ils revenaient pour saisir leur trésor, ils n'y trouvaient que des ordures, des tessons ou des pierres. Aussi ils ne se fatiguèrent pas de recommencer leurs fouilles et de mettre le désordre dans la montagne. A la fin, le gnome, fatigué de leur insolence, fit pleuvoir une grêle de pierres sur cette vile canaille, et la chassa de ses domaines : il redevint la terreur des voyageurs, tellement qu'on ne se hasarda plus qu'en tremblant sur le mont des Géants, et qu'on en sortait rarement sans meurtrissures; si bien que de mémoire d'homme on n'y entendit plus prononcer le nom de Rubezahl.

Un jour qu'il réfléchissait, appuyé sur la haie de son jardin, il aperçut une jeune femme dont l'aspect intéressant captiva son attention. Elle portait un enfant dans ses bras, un autre sur son dos, elle en conduisait un troisième par la main, et un quatrième, plus grand que les autres, portait un panier vide et un râteau; ce qui annonçait l'intention de ramasser des feuilles sèches pour son bétail. Une mère, pensa Rubezahl, est une bien intéressante créature! celle-ci s'en va avec ses quatre enfants faire son devoir sans murmurer, fût-elle même obligée de charger ses épaules du poids du panier; c'est là, en vérité, payer un peu cher les plaisirs de l'amour! Cette réflexion le mit en bonne humeur et dans une disposition d'esprit qui le décida à rechercher un entretien avec cette femme. Elle déposa ses enfants sur le gazon et se mit à ramasser des feuilles; mais le temps parut long aux petits, qui commencèrent à crier à tue-tête. Aussitôt la mère abandonna son ouvrage, elle vint jouer avec eux, les prit dans ses bras, les fit sauter en chantant et en riant, les berça pour les endormir, et retourna à ses occupations. Mais bientôt les moucherons venant troubler leur sommeil, ils recommencèrent leur triste symphonie; la mère ne perdit pas patience, elle courut dans le bois, y cueillit des fraises et des mûres, et donna le sein au plus petit. Cette conduite causait au gnome le plus vif plaisir. Mais le plus obstiné criard, celui qui tout à l'heure cheminait à califourchon sur le dos maternel, ne voulut entendre à rien; c'était un petit garçon non moins égoïste qu'entêté, qui jeta au loin les fraises que sa bonne mère avait été cueillir pour lui, et se mit à crier comme si on l'eût lapidé. A la fin, la mère perdit patience : « Rubezahl, s'écria-t-elle, viens, et mange-moi ce criard. » Aussitôt le gnome parut sous les traits du charbonnier, il s'approcha d'elle et lui dit : « Me voici, que me veux-tu? » A cette vue, la pauvre femme éprouva une grande frayeur; mais comme c'était une femme de cœur, elle se remit bientôt et prit courage. « Je t'appelais seulement pour faire taire mes enfants, lui dit-elle; les voici tranquilles maintenant, je n'ai pas besoin de toi, et je te remercie de ta bonne volonté — Sais-tu bien, répondit le gnome, qu'on ne m'appelle pas ici impunément? Je te prends au mot,



donne-moi ton criard, que je le mange ; il y a longtemps que je n'ai attrapé un aussi friand morceau. » A ces mots, il étendit sa main toute noire de suie pour le saisir.

Telle qu'une poule, quand elle voit l'épervier planer dans les airs au-dessus de sa tête, s'empresse de rassembler autour d'elle tous ses poussins et de les mettre en sûreté dans le poulailler, puis hérissé son plumage, étend les ailes et commence un combat inégal avec son robuste ennemi ; telle la mère en fureur se jette à la barbe du charbonnier, serre dans ses mains son bras vigoureux et s'écrie : « Monstre ! tu m'arracheras le cœur avant de toucher à mon enfant !... » Rubezahl ne s'était pas attendu à une pareille attaque, il recula comme s'il en eût eu peur ; c'était la première fois que semblable chose lui arrivait depuis qu'il frayait avec les hommes. Il sourit amicalement à la mère : « Ne te fâche pas ! je ne suis point un anthropophage, comme tu veux bien le dire ; je ne veux te faire aucun mal, ni à toi ni à tes enfants ; mais abandonne-moi le petit garçon, il me plaît, j'en ferai un homme, je l'habillerai de velours et de soie, il deviendra un vaillant guerrier qui nourrira un jour son père et ses frères. Demande-m'en 100 schreckenbergers, je vais te les compter à l'instant.

— Ah ! répondit avec un sourire de dérision la mère irritée, ah ! le petit vous plaît ? Eh bien ! c'est un enfant que je ne vendrais pas pour tous les trésors du monde.

— Folle ! poursuivit Rubezahl, ne t'en reste-t-il pas encore trois qui sont pour toi une assez lourde charge ? Il te faut les nourrir, ils te font souffrir jour et nuit.

LA FEMME. — C'est vrai, mais je suis leur mère, je dois faire ce qui est de mon devoir. Les enfants sont une charge, mais ils sont aussi la source du plus grand bonheur.

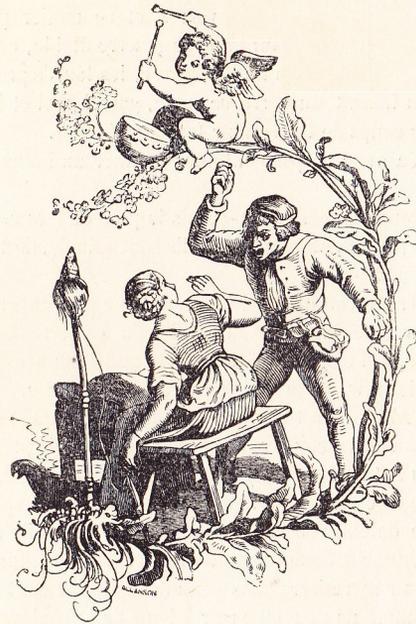
LE GÉNIE. — Beau plaisir ! se chamailler avec eux tout le long du jour, passer son temps à les morigéner, à les nettoyer ; supporter leur mauvaise humeur et leurs cris !

LA FEMME. — En vérité, monsieur, vous connaissez peu les joies de la maternité. Un seul doux regard, l'ingénu sourire, le bégaiement de ces innocentes créatures, suffit pour rendre doux les travaux et les peines les plus rudes. — Tenez, voyez en ce moment le petit blondin, comme il se presse contre moi, le petit flatteur qu'il est ! Ah ! je voudrais avoir cent bras pour le porter, pour travailler pour vous, mes enfants chéris !

LE GÉNIE. — Ainsi, ton mari n'a pas de bras qui puissent travailler ?

LA FEMME. — Oh ! si, il en a ! ils les sentent, et moi-même aussi quelquefois.

LE GÉNIE, courroucé. — Comment ! ton mari ose lever la main sur toi, sur une femme comme toi ? Le bourreau ! je lui romprai le cou.



LA FEMME, riant. — Ah ! vous en auriez bien à rompre, si vous vouliez vous en prendre à tous les hommes qui battent leurs femmes. Les hommes sont une méchante race ; aussi on dit avec raison que le mariage est un état de misère ; il faut m'y soumettre, puisque je suis mariée.

LE GÉNIE. — Mais si tu savais que les hommes sont une méchante race, tu as fait une folie de te marier.

LA FEMME. — C'est possible ! mais Stéphane était un garçon éveillé, qui avait un bon état, et moi j'étais une pauvre fille sans un sou de dot. Il vint à moi, me demanda en mariage, le brutal me donna un thaler d'arrhes, et le marché fut conclu. Depuis il m'a repris le thaler, mais j'ai conservé le brutal.

LE GÉNIE souriant. — Peut-être est-ce ton entêtement qui l'a rendu tel ?

LA FEMME. — Oh ! il m'en a depuis longtemps guérie. Stéphane est un avare ; et si je lui demande seulement un sou, il fait plus de tapage dans la maison que vous quelquefois dans la montagne ; il me reproche ma pauvreté et il faut me taire, ce qui n'arriverait pas si je lui avais apporté une dot, car je contribuerais ainsi à l'entretien du ménage.

LE GÉNIE. — Quel métier fait-il ?

LA FEMME. — Il est marchand de verres, et ce métier peut contribuer aussi à lui aigrir l'humeur ; il lui faut, le pauvre diable, colporter sur ses épaules, du commencement à la fin de l'année, les lourds produits de la Bohême ; si chemin faisant un verre se casse, gare à moi et à mes pauvres enfants ! Mais les coups de l'amour ne font pas de mal.

LE GÉNIE. — Tu ne peux pas continuer à aimer un homme qui te traite si mal !

LA FEMME. — Pourquoi pas ? n'est-ce pas le père de mes enfants ? et ceux-ci ne nous récompensent-ils pas, quand ils sont grands, de tout le mal que nous avons souffert ?

LE GÉNIE. — Triste consolation ! les enfants ne sont encore pour les parents qu'une source de fatigues et de soucis ! Tu les verras tirer de ta poche ton dernier blanc, si l'empereur les recrute pour son armée et les envoie au loin dans la Hongrie, où le Turc en fera de la charpie.

LA FEMME. — Ah ! ce n'est pas là ce qui me tourmente ; s'ils sont tués, ils mourront pour leur empereur et pour leur patrie ; mais ils peuvent aussi récolter du butin et soulager leurs vieux parents. »

Là-dessus, le génie renouvela l'offre du marché qu'il avait déjà proposé, mais la mère ne daigna pas l'honorer d'une réponse ; elle mit les feuilles dans son panier, attacha dessus le petit criard avec sa ceinture, et Rubezahl fit mine de vouloir se retirer. Mais comme la charge était trop lourde et que la pauvre femme ne pouvait venir à bout de la soulever, elle l'appela de nouveau : « Je vous appelle encore une fois, lui dit-elle ; aidez-moi à charger ce paquet sur mes épaules, et, si vous voulez mettre le comble à votre bonté, donnez au petit bonhomme, qui vous a plu, un gröschel¹ pour lui acheter deux petits pains ; leur père revient demain, il nous apportera du pain blanc de la Bohême. » Le génie lui répondit : « Je veux bien te donner un coup de main, mais puisque tu ne veux pas me céder le petit, il n'aura rien. — Eh bien, soit ! » reprit la femme ; et elle se mit en route.

Cependant plus elle avançait, plus le panier lui paraissait lourd, elle succombait sous le poids et était obligée de s'arrêter tous les dix pas pour reprendre haleine. Ceci ne lui parut pas naturel ; elle pensa que Rubezahl lui avait joué quelque tour et avait glissé une lourde pierre au fond de son panier ; elle le mit à terre sur le bord du premier fossé et le retourna sens dessus dessous ; mais il n'en tomba que des feuilles et pas une pierre. Elle le remplit donc de nouveau jusqu'à moitié, et en prit dans son tablier autant que celui-ci put en contenir ; mais le fardeau ne tarda pas à lui redevenir

¹ Petite pièce de monnaie valant à peu près deux sous.

trop pesant et il lui fallut le vider encore une fois, ce qui ne lui causa pas un médiocre étonnement ; car il lui était souvent arrivé de porter de lourdes charges d'herbes sans éprouver jamais une semblable fatigue. Néanmoins, quand elle fut arrivée au logis, elle mit son ménage en ordre, elle servit le tendre feuillage aux chèvres et aux chevreaux, donna à souper aux enfants, les endormit, leur donna sa bénédiction, et se mit au lit, où elle ne tarda pas à s'endormir le cœur léger.

Les premières lueurs du matin et les cris de son nouveau-né, qui réclamait à haute voix son déjeuner, arrachèrent la laborieuse femme à un sommeil bienfaisant et la rappelèrent à ses travaux quotidiens. Son seau à la main, elle se rendit d'abord, suivant son habitude, à l'étable. Quel horrible spectacle s'offre alors à ses yeux ! sa bonne nourricière, sa vieille chèvre, était étendue sans mouvement ; les chevreaux roulaient les yeux d'une horrible manière, tiraient la langue, et d'affreuses convulsions annonçaient que la mort allait les saisir. Jamais un pareil malheur n'avait encore frappé la pauvre femme depuis qu'elle était en ménage ; à demi morte d'épouvante, elle se laissa tomber sur une botte de paille, se couvrit les yeux avec son tablier, car il lui était impossible de supporter les tortures auxquelles ces pauvres bêtes étaient en proie, et s'écria en poussant de profonds soupirs : « Malheureuse ! que vois-je ? et que dira mon mari à son retour ? Ah ! c'était là toute ma consolation dans ce monde... » Elle n'eut pas plutôt achevé ces paroles que son cœur l'en fit repentir. Si ces animaux sont toute ta consolation dans ce monde, que sont donc Stéphane et tes enfants ? Elle eut honte de son jugement précipité. « Ah ! périssent tous les biens de ce monde, pensa-t-elle, si tu conserves ton mari et tes quatre enfants, et que ton sein ait toujours du lait pour ton nourrisson, et le puits de l'eau pour tes autres enfants ! Quand même ce malheur n'attirerait la colère de Stéphane, qu'il me maltraiterait, que sera-ce, sinon un mauvais quart d'heure de plus dans le ménage ? Ai-je d'ailleurs rien laissé périr faute de soins ? La moisson va se faire, j'irai y travailler, et l'hiver je filerai jusqu'à minuit. Je pourrai ainsi acheter une nouvelle chèvre, et quand je l'aurai, je ne manquerai pas de chevreaux. »

En pensant ainsi, elle reprit courage, essuya ses larmes, et en levant les yeux, elle aperçut à ses pieds une petite feuille d'un ton jaune qui reluisait comme de bon or ; elle la prit, la regarda ; c'était lourd comme ce métal. Prompte comme l'éclair, elle se releva et courut chez sa voisine, la juive, à qui elle montra, toute joyeuse, la trouvaille qu'elle venait de faire ; la juive reconnut que c'était de l'or pur, elle s'en empara et lui compta en échange deux thalers. Aussitôt toutes ses douleurs furent oubliées. La pauvre femme n'avait jamais encore possédé en numéraire un pareil trésor. Elle courut chez le boulanger, y acheta des croquettes et des petits pains.

et prit chez le boucher un gigot de mouton qu'elle voulait faire cuire pour restaurer Stéphens quand il reviendrait le soir de son voyage. Quelle fut la joie des enfants lorsque leur mère fut de retour et leur distribua un déjeuner qui leur était si peu habituel ! Elle se livra tout entière au plaisir d'empâter sa petite troupe affamée ; puis son premier soin fut de se procurer une autre chèvre à la place de celle qui, suivant elle, venait de mourir victime de quelque sortilège, et de cacher ce malheur domestique à son mari aussi longtemps qu'elle le pourrait. Mais son étonnement fut au comble quand il lui arriva de jeter par hasard les yeux dans l'auge et d'y voir un grand tas de feuilles d'or. Si elle avait connu les contes grecs, il ne lui aurait pas été difficile de deviner que ses animaux domestiques étaient morts de l'indigestion du roi Midas. Elle soupçonna quelque chose : aussi aiguisa-t-elle promptement le couteau de cuisine, ouvrit le cadavre de la chèvre, et lui trouva dans les cavités de l'estomac une masse d'or aussi grosse qu'une pomme de pin, et autant proportionnellement dans celui des chevreaux.

Alors elle ne vit plus de bornes à son opulence ; mais en même temps les soucis dévorants commencèrent à l'assiéger ; elle devint inquiète, soupçonneuse ; elle sentait à chaque minute le cœur lui battre, ne savait si elle devait cacher son trésor dans le tiroir de sa commode ou l'enfouir dans sa cave, redoutant et les voleurs et les chercheurs de trésors ; elle ne voulait pas non plus tout dire à l'avare Stéphens, craignant avec raison que, dominé par son avarice, il ne s'emparât du magot et ne les laissât mourir de faim, elle et ses enfants. Elle avisa longtemps aux moyens les plus sages, et n'en trouva aucun.

Le refuge de toutes les femmes malheureuses, c'était le curé du village, qui, soit par bonté d'âme, soit par une sorte d'inclination naturelle, prêtait le secours de son équité au sexe féminin comme au plus faible, et ne permettait pas que de grossiers maris maltraitassent ses pénitentes ; il adressait à ces tyrans domestiques, quand des plaintes arrivaient à ses oreilles, de sévères réprimandes, et prenait toujours le parti de leurs femmes ; aussi il n'avait jamais épargné au brutal Stéphens l'amertume magique de la pénitence, et maintes fois il lui avait imposé, dans l'intérêt de son excellente femme, de ne pas hanter la chambre nuptiale. Elle courut donc trouver ce puissant consolateur, lui raconta sa rencontre avec Rubezahl, les grandes richesses qu'il lui avait offertes, et la demande qu'il lui avait faite ; elle lui confia toute la vérité, lui révélant jusqu'au trésor qu'elle portait sur elle. Le curé, à l'audition de ce merveilleux événement, se signa avec ferveur, et ne manqua pas de se réjouir du bonheur de la pauvre femme ; il chercha dans sa cervelle un moyen propre à la maintenir, sans fracas et sans querelle, dans la possession de son trésor, et à empêcher que l'avare Stéphens ne s'en emparât.



Après avoir réfléchi quelque temps, il lui dit donc : « Écoute-moi, ma fille, voici un moyen qui va tout arranger. Confie-moi cet or, que je te garderai religieusement ; puis j'écrirai en langue étrangère une lettre qui dira que ton frère, qui depuis longtemps était à l'étranger, a été envoyé par la république de Venise, au service de laquelle il était, aux Indes, où il est mort, et que par son testament il t'a laissé tout son bien, à la condition que le curé de la paroisse en aurait l'administration pour n'en faire profiter que toi seule. Je n'exige de toi ni salaire ni remerciements ; sans doute c'est là un petit mensonge que nous ferons, mais Dieu nous le pardonnera certainement en faveur de l'intention ; souviens-toi seulement que tu dois des actions de grâces à la sainte Église pour le bonheur que le ciel vient de t'envoyer, et promets de faire présent à la sacristie d'un riche surtout d'autel. » Ce conseil plut extrêmement à la femme ; elle promit au curé le surtout qu'il lui demandait ; celui-ci pesa l'or en sa présence aussi consciencieusement que possible, il le déposa dans la caisse de l'église, et la femme s'en alla le cœur libre et joyeux.

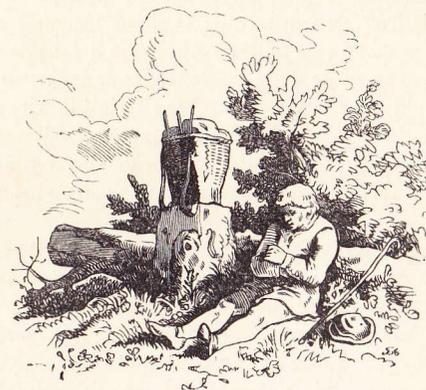
Rubezahl n'était pas moins l'ami des femmes que le bon curé de Kirsdorf ; cependant il y avait une différence entre eux. Le dernier honorait le sexe féminin en général, parce que, comme il le disait, c'est à lui qu'appartenait la sainte Vierge, sans cependant laisser apercevoir pour aucune

de ses pénitentes une prédilection dont la langue envenimée de la calomnie aurait pu se servir pour ternir sa bonne réputation; le premier, au contraire, en haïssait toute la race à cause d'une seule jeune fille qui s'était jouée de lui, quoique de temps en temps son caprice, adoucissant son humeur, le portât à prendre quelque femme sous sa protection particulière, et à faire tout pour lui être agréable. Autant l'active villageoise avait, par ses sentiments et sa conduite, captivé son intérêt, autant il se sentait mal disposé pour le brutal Stéphens; il avait grande envie de venger sa pauvre femme des mauvais traitements qu'il lui faisait endurer, de lui jouer quelque tour qui fût pour lui une source d'angoisses et d'inquiétudes, de le rendre enfin si doux, qu'il devînt entièrement soumis aux moindres volontés de sa femme, et que celle-ci lui pût faire tout le bien qu'elle désirait. Dans ce but il sella le rapide *Morgenwind*¹, enfourcha sa monture, et se mit à galoper à travers les vallées et les collines, furetant en véritable agent de la maréchaussée toutes les grandes routes, tous les défilés de la Bohême. Dès qu'il apercevait un voyageur qui portait une valise, il se mettait aussitôt sur ses talons et fouillait dans sa marchandise avec le regard perçant du gabelou. Heureusement, aucun des voyageurs qui suivaient cette route ne portait de verrerie; autrement il aurait pu se voir victime de quelque mauvaise plaisanterie sans avoir à espérer aucun dédommagement, quoique ce n'eût pas été l'homme que Rubezahl cherchait.

Les précautions qu'il prenait lui étaient, il est vrai, un sûr garant que Stéphens ne lui échapperait pas. Vers le soir il aperçut un homme frais et vigoureux portant un lourd fardeau sur ses épaules. Son pas ferme et assuré faisait à tout moment résonner la marchandise dont il était chargé. Le gnome bondit de joie dès qu'il l'aperçut au loin; c'était là la proie qu'il guettait, et il se mit en mesure de lui jouer un coup de maître. Le pauvre Stéphens, tout haletant, était presque arrivé au sommet de la montagne; il n'avait plus qu'à atteindre la dernière hauteur, puis à redescendre la colline, pour gagner la route de son village: aussi se hâtait-il d'atteindre au but désiré; mais la montagne était escarpée, et lourde la charge qu'il portait. Il lui fallut se reposer plus d'une fois; plus d'une fois il passa son bâton noueux sous la balle pour en amoindrir le poids, et essuya la sueur qui lui coulait du front en larges gouttes. Enfin, un dernier effort le conduisit au sommet de la montagne; là un joli sentier en facilitait la descente. Au milieu de ce chemin se trouvait un pin scié en deux; le reste du tronc en était à quelques pas, droit comme un cierge, et aussi plat et uni que le dessus d'une table. Tout à l'entour croissait de la chélidoine, de l'asclépius et des pâquerettes. Cette vue fut si douce aux yeux du col-

¹ C'est-à-dire, *vent du matin*.

porteur exténué de fatigue, ce lieu paraissait si propice à une halte, qu'aussitôt il mit à terre sa pesante balle et s'étendit à l'ombre de l'autre côté, au milieu de l'herbe touffue. Là il se mit à penser au bénéfice net que ses



marchandises lui rapporteraient cette fois, et il trouva après une exacte estimation que, s'il ne dépensait pas un sou dans la maison, et qu'il laissât le bras actif de sa femme pourvoir à la nourriture et à l'entretien du ménage, il en tirerait justement assez pour s'acheter un âne au marché de Schmiedeberg et la charge qu'il lui ferait porter. La pensée de se décharger de sa balle sur le dos du mulet et de marcher tranquillement à ses côtés était, au moment même où ses épaules se trouvaient si fortement endommagées, tellement reconfortante, que, suivant un penchant bien naturel à ceux qui se livrent à de riantes idées, il ne s'arrêta pas en si beau chemin. « Une fois l'âne acheté, se dit-il, je ne tarderai pas à faire l'acquisition d'un cheval, et, quand je le verrai dans mon écurie, je ne serai pas long à avoir un petit champ où je ferai venir de l'avoine pour le nourrir. Un arpent me donnera la facilité d'en avoir un second; deux me permettront avant peu de les doubler; enfin, avec le temps, j'aurai une métairie complète, et alors je donnerai une robe neuve à Éliisa. »

Il en était de ses projets presque au même point que le duc Michel et la laitière Perrette, quand tout à coup Rubezahl déchaîna ses impétueux tourbillons, dont les violentes rafales entraînent à terre le panier de verrerie avec l'appui qui le soutenait, et la marchandise fragile se rompit en mille éclats. Ce fut un coup de foudre pour le cœur de Stéphens; en même temps il entendit au loin un bruyant éclat de rire, si toutefois ce n'était

pas une illusion, et l'écho lui renvoya le bruit du verre qui venait de se briser : il le prit pour les accents d'une méchante joie, et, comme ce tourbillon de vent était loin de lui paraître naturel, il n'eut pas de peine à deviner l'auteur de son malheur. « Oh ! s'écria-t-il avec douleur, Rubezahl, toi qui te réjouis de mon désespoir, que t'ai-je fait? pourquoi m'enlèves-tu mon gagne-pain, le fruit de mes travaux et de mes sueurs? Malheureux que je suis pour le reste de mes jours! » Là-dessus il lui prit une espèce de frénésie, il adressa au génie de la montagne, pour le mettre en colère, toutes les injures qu'il put trouver. « Bandit! s'écria-t-il, viens donc m'égorger, maintenant que tu m'as enlevé tout ce que je possédais au monde! » Et en effet, la vie en ce moment avait aussi peu de valeur pour lui qu'un morceau de verre brisé; cependant Rubezahl ne donna plus aucun signe de vie.

Le pauvre Stéphane fut obligé de se résoudre, ne voulant pas rapporter son panier vide à la maison, à ramasser les débris de sa marchandise pour les échanger à la verrerie contre une couple de verres à liqueur, et recommencer de nouveau son commerce. Non moins abattu que l'armateur dont l'avidité Océan a englouti le vaisseau, la cargaison et l'équipage, il descendit la montagne; mille pensées pénibles occupaient son cerveau, et cependant de temps à autre il ébauchait encore différentes spéculations, il avisait aux moyens de réparer ses pertes et de venir au secours de son commerce. Alors il se prit à penser aux chèvres, que sa femme avait dans l'étable; mais elle les aimait aussi vivement que ses enfants, et il savait qu'il ne lui serait pas facile de les lui faire donner. Aussi pensa-t-il à agir de ruse; il se décida donc non seulement à ne pas parler chez lui de la perte qu'il avait faite, mais même à ne pas y reparaitre de jour, à s'y glisser furtivement à la faveur de la nuit, à enlever les chèvres, qu'il conduirait à la foire de Schmieberg, et dont le produit lui servirait à acheter de nouvelles marchandises, très-résolu à son retour de s'en prendre à sa femme, et de lui reprocher aussi vivement que possible sa négligence d'avoir laissé voler en son absence leur bétail.

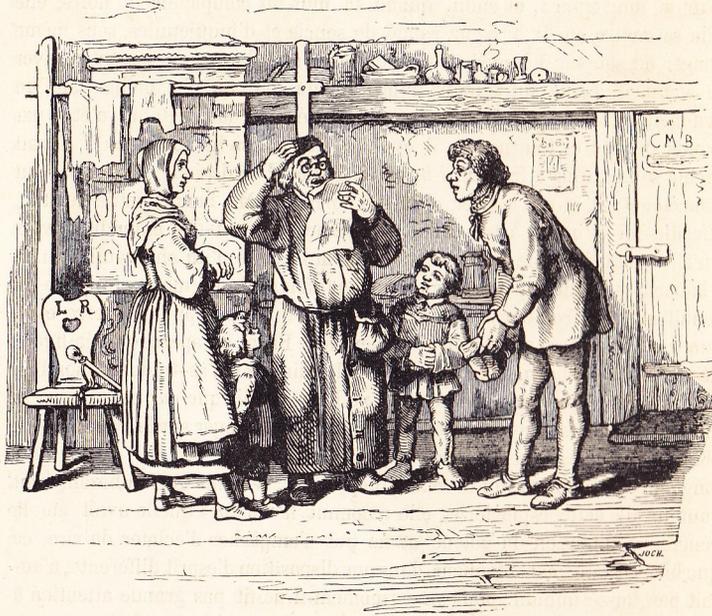
Bien pénétré de cette idée, le malheureux colporteur se cacha dans un buisson à quelques pas du village, et attendit avec impatience l'heure de minuit pour se voler lui-même. Au premier coup de la douzième heure il se mit en route, grimpa sur la porte basse de la cour, l'ouvrit à l'intérieur et se glissa avec de violents battements de cœur jusqu'à l'étable; il tremblait d'être découvert par sa femme dans l'action déloyale qu'il allait commettre. Contre l'habitude, l'étable était ouverte, ce qui ne l'étonna pas peu, quoiqu'il s'en réjouît fort; car il trouvait dans cette négligence une espèce de droit pour justifier son entreprise. Mais dans l'étable il trouva tout vide et désert; il n'y avait rien qui eût respiration et vie, ni chèvre,

ni chevreuille. Dans son premier effroi, il pensa qu'un confrère plus agile que lui avait déjà fait le coup; car un malheur vient rarement seul. Atterré par la douleur, il se laissa tomber sur la paille, et voyant échouer sa dernière tentative pour relever son commerce, il s'abandonna au plus violent désespoir.

Depuis son retour de chez le curé, l'active Élisabeth s'était empressée de tout ordonner pour servir un bon repas à son mari; elle avait aussi convié l'ami spirituel des femmes, qui avait promis d'apporter une bouteille de bon vin, et se promettait d'apprendre à l'heureux Stéphane, au milieu des joies du festin, le riche héritage qui venait d'échoir à sa femme, et les diverses conditions auxquelles il lui était permis d'en jouir. Quand Élisabeth vit arriver le soir, elle s'empressa de se mettre à la fenêtre pour guetter le retour de son mari, courut dans son impatience à sa rencontre hors du village, scruta avec des yeux perçants toutes les sinuosités de la grand-route, s'inquiéta d'un si long retard, et enfin, quand la nuit fut complètement noire, elle alla se mettre au lit le cœur rongé de soucis et d'inquiétudes, sans même songer au souper. Longtemps ses yeux noyés de larmes ne purent trouver le sommeil, ce ne fut qu'aux approches du jour qu'elle tomba dans un sommeil lourd et agité. Le pauvre Stéphane, étendu dans l'étable, n'était pas moins inquiet et tourmenté; il était si penaud, si honteux, qu'il n'osait même se hasarder à frapper à la porte. Enfin, il se décida; il y frappa tout doucement, et se mit à crier d'un ton dolent : « Ma bonne petite femme, réveille-toi et ouvre à ton mari! » A peine Élisabeth eut-elle entendu sa voix qu'elle sauta à bas de sa couchette avec la légèreté d'un chevreuil, courut à la porte et, toute joyeuse, serra Stéphane dans ses bras; mais celui-ci ne lui rendit qu'avec froideur ses tendres caresses, il mit son panier à terre et se jeta tout découragé sur un banc. L'heureuse Élisabeth, en apercevant la figure décomposée de son mari, s'empressa de lui dire : « Qu'as-tu donc, mon bon ami? qu'est-ce qui t'incommode? » Il ne lui répondit que par des soupirs et des gémissements; cependant elle continua à l'interroger sur la cause de son chagrin, et comme son cœur était trop plein, il ne put lui cacher plus longtemps le malheur qu'il venait d'éprouver. Voyant que Rubezahl était l'auteur de cette espièglerie, elle reconnut facilement quelle avait été la généreuse intention du gnome et ne put s'empêcher d'éclater de rire, ce que bien certainement Stéphane, dans une disposition d'esprit différente, n'aurait pas laissé impuni. Mais en ce moment il ne fit pas grande attention à cette frivolité apparente, et ne s'informa que de ses chèvres. Cette question augmenta encore l'hilarité de la femme en voyant que le vigilant économiste avait déjà fait la revue de toute la maison. « Eh! que t'importe, lui répondit-elle, tu ne t'es pas encore informé de tes enfants; les chèvres sont à paître. Ne t'inquiète pas des méchancetés de Rubezahl, ne te chagrine pas

pour si peu de chose; qui sait le riche dédommagement que lui ou tout autre nous prépare?—Oui, tu peux l'attendre longtemps, répondit Stéphane avec découragement.—Eh! reprit Élixa, le bien vient souvent quand on ne l'attend pas. Allons, courage, mon ami! quand même tu n'aurais plus de verres ni moi plus de chèvres, nous avons encore quatre bras vigoureux pour nous nourrir ainsi que nos enfants, c'est là toute notre fortune.—Ah! Dieu ait pitié de nous! Si nous n'avons plus de chèvres, tu n'as plus qu'à jeter tes enfants à l'eau, pour moi je ne peux plus les nourrir. — Et moi je le puis, » répondit Élixa.

A ces mots, le bon curé entra dans la chambre, il avait écouté à la porte tout cet entretien; il prit la parole et fit à Stéphane un long sermon sur les dangers de l'avarice, qui est la source de tous les maux; et après l'avoir



suffisamment morigéné, il lui annonça le riche héritage qui venait d'échoir à sa femme, tira de sa poche la missive écrite en langue étrangère et la lui traduisit; elle disait que le curé actuel de Kirsdorf était nommé exécuteur

testamentaire, et celui-ci dit en terminant qu'il avait déjà reçu la succession du beau-frère.

Stéphens était pétrifié, il ne put que s'incliner çà et là, toutes les fois que le curé en parlant de la sérénissime république de Venise portait avec respect la main à son chapeau. Quand il fut un peu revenu de son étourdissement, il serra avec tendresse sa femme dans ses bras, lui fit une déclaration amoureuse, la seconde de sa vie, aussi chaude que la première; et quoiqu'elle découlât certainement d'un motif intéressé, cependant Élixa s'en trouva bien heureuse. A partir de ce jour, Stéphane devint le mari le plus tendre et le plus complaisant, un père animé pour ses enfants du plus vif amour, et un économiste des plus actifs, car l'oisiveté ne fut jamais son affaire.

L'honnête curé changea petit à petit l'or qui lui avait été confié en espèces sonnantes qui lui servirent à acheter une métairie, qu'exploitèrent Stéphane et Élixa leur vie durant. Il prêta le surplus à intérêts, et administra les capitaux de sa protégée aussi consciencieusement que les fonds paroissiaux; il ne voulut recevoir d'autre salaire qu'un surtout d'autel qu'Élixa fit faire si magnifique, qu'un évêque n'en aurait pas rougi.

La tendre et fidèle mère arriva à une vieillesse qui lui permit d'être témoin des succès de ses enfants; le favori de Rubezahl devint un brave soldat, il servit longtemps dans l'armée impériale sous Wallenstein, pendant la guerre de trente ans, et fut un chef de partisans aussi célèbre que Stallhantsch¹.

¹ Officier suédois, célèbre pendant la guerre de trente ans; ce nom signifie *gantoleit d'acier*.



MUSÆUS

—

CONTES POPULAIRES

DE L'ALLEMAGNE

TRADUITS

PAR A. CERBERR DE MÉDELSHEIM

édition illustrée

DE 300 VIGNETTES ALLEMANDES



PARIS — 1846

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD

24, RUE DES MATHURINS-SAINTE-JACQUES.

TABLE

DES CONTES DE LA PREMIÈRE SÉRIE

	Pages.
Rubezahl. Première légende.....	4
— Deuxième légende.....	21
— Troisième légende.....	59
— Quatrième légende.....	55
— Cinquième légende.....	69
Dämon-Amor.....	91
La nouvelle matrone d'Éphèse.....	115